

Présence d'André Malraux sur la Toile

Art. 261 | document • René Guetta, «Comment Hollywood fait une star», *Marianne*, 17 avril 1935.

Comment Hollywood fait une star

Grand reportage par René Guetta

Lorsqu'on ne connaît pas Hollywood, on croit volontiers que cette ville est composée uniquement de grands hangars, qui sont les studios et de rues dans lesquelles une foule costumée, maquillée de mille façons, vous entraîne dans une sorte de farandole de Mi-Carême. J'ai souvent interrogé des Françaises à ce sujet : «Aimeriez-vous aller à Hollywood ?» La plupart me répondaient oui.

Quelques-unes, par contre, actrices ou petites poules, qui avaient figuré en France prenaient un air dédaigneux : «Peuh ! leur Hollywood ! Ils en font un chiqué à Hollywood. Les femmes se ressemblent toutes. Elles ont l'air bête. Elles n'ont pas ce "chic parisien" que nous avons (*nous* était une Basque). D'ailleurs j'ai déjeuné avec un grand manitou de là-bas. Il m'a offert de partir. Je n'ai pas voulu !»

Ce n'était pas vrai. Il n'y a pas d'exemple qu'un Américain n'emmenât pas avec lui la personne qu'il découvrirait ou qu'il était venu chercher !

Hollywood veut dire davantage qu'«argent» pour ceux qui réussissent; Hollywood veut dire «renommée mondiale, sympathie universelle».

Maurice Chevalier était connu des Français et aimé d'eux. Il y avait des compagnies de caméras, des metteurs en scène français à l'époque où il chantait au Casino de Paris. Il y avait des Marcel L'Herbier, des Gaston Ravel, des Léonce Perret. Pas un de ces messieurs ne pensa que ce grand garçon sympathique, que la foule adorait, pouvait être adoré de toutes les foules, puisque toutes les foules se ressemblent. Si, en 1928, on avait dit à un producteur français : «Voilà, on va déguiser Maurice en lieutenant et on va tourner avec lui une opérette genre *Veuve Joyeuse*, le producteur français aurait haussé les épaules, craché par terre et dit : «Foutez-moi le camp d'ici, vous êtes piqué.»

Il n'a fallu à Jesse Lasky, alors l'un des chefs de la Paramount, que dix minutes pour fabriquer une nouvelle star.

Il alla dans la loge de l'artiste qu'il voyait pour la première fois :

— Combien gagnez-vous Monsieur Chevalier ?

— 120.000 par mois.

— Ça fait 5.000 dollars. Bon ! moi je vous offre 2.000 dollars *par semaine*. Je vous essaierai dans un film. Je ferai tout pour que ce film soit réussi. Si le film est mauvais, je vous rends votre liberté.

Maurice, qui n'est pas bête, vit tout de suite le piège.

— Somme toute, vous m'offrez de partir pour un pays que je ne connais pas, où l'on ne me connaît pas dont je ne parle pas la langue, pour tourner un film, et vous ne me donnez que six mois pour apprendre l'anglais, m'habituer à Hollywood, m'y adapter.

— Je vous offre une chance d'être une grande vedette internationale. Et je crois que vous deviendrez cette vedette internationale. Vous n'êtes pour l'instant, que l'idole de quelques millions de Français. Dans deux ans vous serez, si je ne me trompe pas, l'idole aussi bien de la Chine, de la Russie, des Etats-Unis, du Japon, de l'Alaska. Partout le nom de Maurice Chevalier sera populaire. Ça vaut le déplacement.

Et Maurice signa. Il signa ce contrat ingrat, parce qu'il sentait qu'il avait l'expérience suffisante pour gagner la lutte. C'était dur : quitter *son* public, pour un public inconnu. Quitter *son* Paris pour une ville pleine de concurrents qui se ligueraient contre lui dans cette course à la gloire. Pourtant, personne en France ne se rendit compte que s'il perdait la partie là-bas, il la perdait ici. Des journaux blâmèrent ce compatriote qui s'expatriait. On n'examinait pas les risques qu'il courait. On ne songeait qu'à ses cachets. On n'écrivait pas que les compagnies françaises l'avaient dédaigné. On écrivait que le «contrat fabuleux» qu'il avait dans sa poche, seul le tentait. Personne ne rendit hommage au courage, à l'élégance du geste de Maurice, qui lâchait tout pour s'en aller très loin – et qui n'avait qu'un film pour se débrouiller et vaincre.

Mais Lasky avait vu juste. Maurice triompha.

Toute le génie des Américains est de profiter même des défauts de la vedette qu'ils viennent de découvrir : (l'accent chez Chevalier), et de la créer, de la fixer sur l'image, de manière à ce que l'on puisse la classer dans un rang nettement défini. (Ce rang est presque trop

défini, puisque Chevalier, aujourd'hui ne peut pas se débarrasser de son costume de lieutenant d'opérette.)

Hélas, chaque fois qu'un acteur devient star, un contingent nouveau augmente la liste des innombrables figurants qui, à Hollywood, crèvent de faim. «Lui a réussi ? Pourquoi pas moi ?» Et les rues de la ville du cinéma se remplissent de magnifiques garçons, de splendides filles qui attendent un contrat. Tous sont persuadés qu'ils vont réussir. Tous aiment mieux ne pas manger et acheter une nouvelle cravate. Lorsqu'un visiteur arrive à Hollywood, il cherche vainement à voir les «stars». Les «stars» sont invisibles pour ceux qui n'ont pas le mot de passe nécessaire. Les «stars» ne vont que chez les stars. Mais le touriste voit dans la rue des centaines de Clark Gable, des centaines de Joan Harlow, et de temps en temps des Garbo. Ce sont les «extras», les figurants, qui meublent, pour ainsi dire, la ville. Car chaque figurant a sa marotte. L'un est persuadé qu'il ressemble à Wallace Beery. L'autre est sûr qu'il ressemble à Novarro (c'est un type assez courant). Alors, à l'instar de Novarro, il prend des leçons de chant, lorsqu'il a gagné quelques dollars. Et tous restent parce qu'ils ont une chance de réussir.

Il n'y a pas de raison, pour qu'un jour, ils ne gagnent pas 1.000 dollars par semaine. Et cela est si juste, que ce sentiment est ancré dans leur cœur jusqu'à leur faire endurer les plus terribles privations. Ils savent que des agents sont à l'affût de figures nouvelles. Ils savent que si la chance les désigne, ils seront formés physiquement et moralement par des spécialistes; l'un lui arrangera le nez, l'autre lui apprendra à réciter les classiques. Ils n'ont pas peur. Et c'est justement parce que Hollywood est une immense loterie humaine qu'il y a tant de malheureux.

Il y a quelques années, les grands chefs de Hollywood venaient en Europe pour trouver des étoiles nouvelles qu'ils formaient. Il fallait une Française pour jouer Marie Galante. Il y a des Françaises à Hollywood, mais elles sont vieilles. On voulait un *nom* nouveau. Les gens de la Fox, à Paris, cherchèrent et trouvèrent. Ils trouvèrent une petite femme inconnue, charmante, qui, dans son pays natal, la France, avait tourné des tout petits rôles sans importance. Naturellement, lorsqu'on sut que Ketti Gallian partait pour Hollywood, ce fut une explosion de commentaires.

«C'est moi qui l'ai découverte», clamait un metteur en scène qui l'avait fait figurer une fois.

«Cette petite n'a aucun talent. Elle a les dents trop longues, des yeux trop petits, un derrière qui traîne par terre», disait le chœur des amies consternées.

Ketti Gallian partit, puis, émue par quatre jours de train (terreur des Européens), arriva en Californie. Elle ne savait pas l'anglais. Elle n'avait jamais eu de grands rôles. On fit des essais. Elle était délicate.

«Il faut arranger les dents, dit un spécialiste à lunettes. Venez, Mademoiselle.»

Tremblante, Mlle Gallian, qui n'avait pas compris, parce qu'on parlait anglais, qui tremblait d'une vague frousse depuis qu'elle était arrivée, suivit le monsieur aimable.

Le monsieur aimable lui lima incontinent les dents.

On refit un essai.

— Souriez.

Cette Gallian avait maintenant des dents admirables.

— O.K. Vous avez bien travaillé, Mademoiselle, merci, dit le spécialiste modeste.

Ketti vit ainsi défiler une grande quantité de messieurs aimables qui lui arrangeaient tous quelque chose de différent : parmi ces messieurs, il y en avait qui lui apprenaient la langue anglaise. Elle sut bientôt dire *yes* et *no*.

Et puis, il fallait qu'elle gardât son accent, ce qui facilitait les choses. Bientôt, Ketti tourna *Marie Galante*. Ce fut un succès.

Ketti est restée à Hollywood. Elle est au mieux avec un grand producer qui l'a prise sous sa protection.

Ketti, petite figurante française, va peut-être devenir la femme d'un riche et puissant Américain, ce qui sera le couronnement de sa carrière de vedette. Mais Ketti Gallian a eu beaucoup de chance...

On trouva aussi des talents nouveaux au théâtre. Les *castings directors*, spécialement préposés à l'engagement des vedettes, envoyèrent partout en Amérique des hommes à eux, des «scouts» chargés «de signer» immédiatement la femme ou l'homme qui en valaient la peine. Seul, Samuel Goldwyn, de plus en plus puissant, se vanta de pouvoir former des stars et d'en découvrir à l'étranger ! Tout Hollywood se moqua de lui parce qu'il voulait créer au lieu de payer seulement. On trouve à l'étranger une Marlène, un Maurice Chevalier, mais c'est tout. Marlène parlait l'anglais aussi bien que l'allemand et Chevalier avait un accent qui valait des millions de dollars. Des exceptions ?

— Parfait, dit Goldwyn. Nous verrons bien.

Et il partit pour l'Europe, décidé à ramener la star des stars. Je tiens à raconter son histoire, qui est typique et qui a donné à Goldwyn la réputation d'être le plus grand «fabricant de vedettes» du monde.

J'étais à Hollywood dans mon bureau de la *M.G.M.*, lorsque son Européenne arriva.

C'est un de mes amis intimes qui m'annonça l'évènement.

Mon ami s'appelait James Cole, il était *publicity man* lorsqu'il travaillait et tapeur lorsqu'il ne travaillait pas.

Il avait, ce jour-là, les cheveux sur le nez. Il était tout rouge, et sa chemise sortait de son pantalon formant un ravissant tablier sur son ventre. Il était fort agité.

— Sam est fou. Tu as vu sa *découverte* ?

— Quelle découverte ?

— La femme qu'il a ramenée d'Europe. Regarde...

Il me tendit le *Los Angeles Examiner* où il y avait écrit en grandes lettres :

«Anna Stenn arrive à Hollywood, *Anna Stenn sera la prochaine vedette des films de Samuel Goldwyn.*»

Suivait une biographie de Mlle Stenn qui nous racontait une vie mouvementée. Au milieu de la page une photo. C'était la photo qu'avait regardée Cole. Il n'avait pas lu l'article. Il était hypnotisé par la figure ronde, les yeux, l'affreux bonnet, l'air timide de la nouvelle venue. Et il y avait de quoi.

— Tant pis pour Sam, dis-je.

— Oui, tant pis ! hurla Cole qui croyait toujours avoir affaire à des sourds. Je lui ai présenté Edith, qui est l'amour de ma vie, la semaine dernière et qui est cent fois mieux que cette femme. Parce qu'elle ne vient pas du Mandchouko ou qu'elle n'est pas la secrétaire de Staline, il ne l'a même pas regardée.

— Mais cette Mlle Stenn est peut-être très jolie. Les photos sont quelquefois ingrates, dis-je.

Je ne continuai pas. Cole était parti pour ne pas en entendre davantage.

Le lendemain, Sam Goldwyn donna une grande soirée en l'honneur de sa protégée. Je reçus une invitation. Cole aussi. Sur la photo, Anna Stenn était beaucoup plus belle qu'en

réalité. Elle avait l'air d'une boniche et sa façon de s'habiller était comique sinon touchante ! Les femmes jubilaient. Les actionnaires et les associés de Sam étaient consternés.

Quant à Cole, il ne quittait pas son Edith qui, il faut l'avouer, avait l'air d'une déesse à côté de la future star.

De plus, il était absolument impossible de causer avec elle. Elle ne savait pas un mot d'anglais. Elle était là, à côté de son patron, rougissante, émue. On sentait qu'elle était incapable d'avaler un verre d'eau tant sa gorge était serrée. Je l'examinai attentivement. Je m'habituai peu à peu à cette figure qui était si différente des visages standards d'Hollywood. Au fond, Anna Stenn avait de fort beaux yeux bleus qui remontaient vers les temps, de très beaux cheveux blonds chauds, et des dents de réclame de pâte dentifrice.

Par moments, elle se tournait vers un petit monsieur au long nez et très maigre qui était son mari. Elle s'animait alors. Deux ou trois fois je devinai qu'elle faisait des réflexions en allemand ou en russe sur les beautés californiennes... et je découvris beaucoup de malice dans son regard, dans l'intonation de sa voix.

— Je crois que Sam n'est pas si mal tombé, dis-je à Cole qui faisait défiler Edith sans arrêt devant Goldwyn.

Je crus qu'il allait m'assommer. Mais il se retint, parce qu'il était bien élevé.

— *Vous* êtes complètement cinglé, répondit-il avec hauteur.

Et il me tourna le dos.

Je n'entendis plus parler de Cole ni de Goldwyn pendant quelques jours. Je crus que réellement mon ami m'en voulait parce que j'avais cru apercevoir une étincelle de charme dans le regard d'Anna Stenn. Mais Cole ne se formalisait jamais.

Il surgit dix jours après cette soirée, brusquement, comme toujours, dans mon bureau. Cette fois, il était tout beau, tout reluisant, tout souriant. Il avait une magnifique chemise noire et une non moins magnifique cravate bleu ciel.

— Mon cher, me dit-il, je crois que j'ai fait du bon travail. C'est moi qui m'occupe de la publicité de la plus grande vedette du monde.

— C'est toi qui t'occupes de...

— Enfin... je suis l'un des secrétaires de celui qui s'occupe...

— Bravo ! et de quelle vedette s'agit-il ?

— D'une femme extraordinaire. Elle ne sait pas un mot d'anglais. Elle a une drôle de figure, mais elle a un talent fou. C'est... Anna Stenn. Je viens te chercher pour venir voir son *test*.

Rien ne m'étonnait de la part de James Cole. Comme tous les *publicity men*, il était un enthousiaste.

Dès qu'il travaillait pour quelqu'un, il ne pensait plus à autre chose. Il ne parlait que de ce quelqu'un, il le voyait en rêve, il se fâchait si on ne l'approuvait pas, il attrapait les gens pressés par le bras et ne les laissait aller que lorsqu'il avait placé son discours.

L'Anna Stenn des premiers jours, il n'y pensait plus. Il la voyait sous un angle complètement différent. Tous ses défauts étaient devenus des qualités. Quant au génie de Samuel Goldwyn, qui le faisait travailler, n'en parlons pas, il n'y avait pas de mots assez puissants pour vanter son coup d'œil. Aussi je ne fis pas attention aux boniments de James, mais je fis très, très attention, dans le noir de la chambre de projection, à l'essai de Mlle Anna Stenn.

Il était excessivement mauvais. Lorsqu'on alluma la lumière, personne ne dit mot. Même Cole baissait les yeux. Elle devait être prête à pleurer; le *publicity-man*, le patron de James se grattait le menton. Doug Fairbanks sifflotait. Joe Schenck était fort pâle. Seul, le crâne chauve de Sam luisait avec un certain optimisme sous les lampes électriques.

Goldwyn se leva.

— C'est mauvais, miss Stenn, dit-il, mais je suis certain pourtant que je ne me suis pas trompé, entendez-vous ?

«Je sais que vous avez ce qu'il faut pour plaire aux foules. Ne vous découragez pas. Quant à moi, *je dépenserai un million de dollars*, s'il le faut, mais j'arriverai à faire une Anna Stenn magnifique. Et cette Anna Stenn me rapportera cinq millions de dollars.»

Je n'aime pas Sam Goldwyn. Il m'est antipathique, mais il faut avouer que son speech ne manquait pas d'allure. Pour ceux qui assistaient à cet essai, il s'apprêtait à flanquer un million de dollars par la fenêtre !... J'entendis James gémir : «Pourquoi ne me les donne-t-il pas..., ça irait plus vite et cela me ferait tellement plaisir !»

Était-ce de l'entêtement ou vraiment Sam avait-il vu l'expression, le mouvement qui donnent confiance dans les images figées qui venaient de défiler sur l'écran.

— *Oui, un million*, répétait-il. *Je ne me trompe jamais*. C'est moi qui ai «formé» Vilma Banky».

— Mais elle était ravissante, coupa avec beaucoup de tact devant Anna Stenn, Joe Schenck.

— Miss Stenn est plus que ravissante; je joue sur elle cette partie, tout seul s'il le faut. Je vous donne rendez-vous dans quelques mois pour le prochain *test*. Au revoir, Messieurs.

Et à partir de ce jour-là, on ne vit plus Mlle Stenn. On parlait d'elle dans les journaux, bien entendu. C'était James qui s'occupait des articles et il s'y connaissait, car il avait en Sam Goldwyn un maître.

Sam prit tous les défauts d'Anna Stenn et les loua en termes chaleureux. Voici ce qu'on rabâchait aux lecteurs, à peu de choses près :

«Anna Stenn, pleine de courage, endurcie par la révolution russe, énergique, ne sortait plus de chez elle. Elle apprenait l'anglais avec rage. Elle voulait le parler *sans accent*. Son professeur était ahuri par son intelligence et par sa faculté de travail. Déjà elle se faisait comprendre de ses fournisseurs.» Or c'était une chose redoutable que de lui apprendre l'anglais. C'est James qui me l'avoua. Elle avait un professeur de diction, un professeur de grammaire, un professeur «genre Berlitz». Sans arrêt on lui serinait des phrases, des mots, des verbes. En même temps un spécialiste lui arrangeait ses cheveux, essayait des coiffures. Un autre tripotait son nez, qui était un peu épaté. Un autre lui formait le visage. De rond, il devenait peu à peu ovale. Pendant qu'elle ânonnait, on lui pétrissait la figure; pendant qu'on s'acharnait sur sa figure, on s'attaquait à son corps. Trop de graisse là, pas assez ici, les jambes, les cuisses, les fesses, y passèrent. On lui fit prendre des bains extraordinaires pour lui adoucir la peau. On lui élargit la bouche. C'est tout juste si on ne lui lima pas les dents, comme on le fit pour Ketti Gallian plus tard.

Et dans les journaux, des histoires sur ses premières amours, sur ses heures de misère, sur la chance inespérée qu'elle avait eu de rencontrer sur sa route la fortune en la personne de M. Samuel Goldwyn, dont le coup d'œil faisait l'admiration de ses confrères.

Je ne voyais plus mon James Cole, qui bondissait des United Artists (où sont les studios de Goldwyn), chez les journalistes, et de chez les journalistes aux United Artists ! Il me téléphonait de temps en temps pour me faire part de son poids. Il maigrissait, en effet, de jour en jour. Mais il était heureux et fier.

— Elle sait dire «yes, sir,» *sans accent*, me dit-il, en jubilant, un soir, six mois après le premier essai !

La semaine d'après, c'était autre chose. J'entendais dans l'appareil un rugissement :

— Garbo n'a qu'à disparaître et rentrer sous terre. Elle n'existera plus dès qu'Anna Stenn tournera son magnifique grand rôle.

— Quel magnifique grand rôle ?

— Je ne sais pas !...

On fit, sans en rien dire, des quantités d'essais secrets. Des essais de maquillage, des essais de sons, des essais parlants, des essais pour l'accent, des essais de photographie. En plus de la publicité officielle, Sam Goldwyn, réellement formait cette femme. Il l'avait assurée très cher contre la mort, les accidents, le «kidnapping», le vol, la maladie, la maternité, contre tout ce qui aurait pu nuire au succès de son entreprise. C'était une affaire de longue haleine qu'il entreprenait. Chaque détail avait son importance. Pour l'instant, Anna Stenn n'était qu'une petite bonne femme sans volonté, une esclave aux ordres d'un patron qui, moyennant qu'il la faisait vivre, la façonnait, lui insufflait une nouvelle personnalité. Il est évident qu'une telle confiance en soi à quelque chose de génial. Il était impossible lorsque Goldwyn vit Anna Stenn pour la première fois de parier sur elle sans avoir un don de double vue. Alors qu'aux Etats-Unis, on ne sait où regarder pour trouver une femme laide, alors qu'à Hollywood des milliers de filles magnifiques qui connaissent le métier à force de figurer attendent qu'un vulgaire *casting director* les remarque, il faut être héroïque ou fou pour aller chercher au diable, une petite fille insignifiante, qui ne parle que sa langue maternelle et pour risquer sur cette caricature sa fortune et sa renommée.

Or, on perfectionna si bien les formes, la figure d'Anna, on lui serina si longtemps les mêmes mots, on la colla si souvent devant un micro et devant une caméra, que peu à peu elle se transforma et vingt ans de Russie s'évanouirent peu à peu. Sa timidité avait disparu et ce qu'il y avait en elle de spontané (malgré tout ce qu'on lui avait fait avaler) surgit à l'état pur en même temps que la confiance en soi.

Lorsque, au bout de deux ans, (deux ans parfaitement), elle fit son essai officiel pour *Nana*, ce fut une Anna Stenn délicate, transformée, qui parlait l'anglais couramment, qui apparut. Ce qu'avait voulu Goldwyn était devant les yeux des assistants ahuris : une femme qui n'avait pas le type «Hollywood», qui avait une personnalité nouvelle, des expressions, des mines différentes des autres femmes, mais qui, malgré tout, physiquement, n'avait rien à envier

aux jambes, aux peaux, aux poitrines, aux bouches, aux cheveux des plus sensationnelles beautés. Ce fut une magnifique réussite de fabrication, la plus belle sans doute que l'on vit jamais.

Nana ne fut pas un succès (à cause du sujet). Mais Goldwyn gagna quand même quelques centaines de milliers de dollars. Il avait déboursé un million et eu bien des émotions. Il fallait rattraper tout ça. Il fit tout de suite après *Résurrection*, qui fut un gros, gros triomphe en Amérique.

Sam, en trois ans, avait fini par gagner environ 500.000 dollars, en comptant, bien entendu, tous les frais d'apprentissage et de publicité. Ce n'est pas si mal, une affaire qui, en deux ans, amortit le capital et qui, en trois ans, donne un bénéfice d'un million de dollars. D'autant plus que ce n'est pas fini et qu'Anna Stenn, tout à fait dans son élément maintenant, continue à travailler pour lui.

Mais Goldwyn cherche déjà autre chose. Il ne pense plus à cette extraordinaire histoire. Il pense à quelque femme nouvelle et il a tort. Un jour, il finira par se casser le nez.

Mais voici quelques autres exemples.

Lorsque Hearst connut Marion Davies, elle était «chorus girl». Il voulut en faire une star. Il en fit une star. Lorsqu'on a vingt journaux et de l'influence, ce n'est pas difficile.

Si Lubitsch veut lancer, demain, une femme qui, depuis dix ans, végète à Hollywood sans succès, il la lancera aisément, même s'il faut la *fabriquer entièrement*.

Chaplin vit Paulette Goddard pour la première fois alors qu'elle était l'une des «girls» du *Kid Million*. Elle lui plut. Il tourne avec elle son nouveau film *Production 5*. N'est-ce pas une nouvelle star qui va briller bientôt ? Qui brille déjà ?

Quand on n'est pas affreuse, quand on n'est pas difforme, on a une chance à Hollywood de devenir une vedette. Mais il faut beaucoup de veine, de patience et un capital derrière soi, pour que la publicité s'en mêle. Ceux qui ont percé comme ça, un beau jour, accostés dans la rue parce qu'ils avaient la tête de l'emploi sont trop rares, ou alors ils ont trop de talent pour qu'il en eût été autrement. Cette chance est nulle aux temps des *talkies*.

Joan Crawford était une petite fille qui s'amusait. Son nom était Le Sueur et elle était danseuse. Elle adorait les beaux gosses et les concours de danse qu'elle gagnait régulièrement avec son ami, *Mike Cudahy*. Elle tapotait, au studio, sur le ventre des électriciens et levait la jambe bien haut. Elle ne pensait qu'à rigoler. C'était le type de la bonne fille qui ne sait rien

refuser. Elle était très jolie. Lorsqu'elle épousa Doug Junior, on lui fit comprendre qu'une Fairbanks ne fait pas des galipettes toute la journée. On la persuada qu'elle était faite pour jouer le drame... On lui donna des livres ardues à lire, pour qu'elle prit un petit genre «high hat» et qu'elle pût parler d'autre chose que de la danse ou de l'amour. Persuadée qu'elle était une nouvelle Sarah Bernhardt, elle devint très «grande comédienne». Les journalistes, la publicité racontèrent combien elle dédaignait les futilités et le gin pour discuter, le soir, avec son mari, des mérites de Proust, de Gide ou de Sinclair Lewis. On développa avec art, au studio, cette ambition qui devenait, pour ceux qui l'avaient connue, ridicule.

Mais la M.G.M. elle, était ravie. Un studio est toujours content de mystifier le public. Elle suivait, elle aussi, des cours de diction et de chant. On lui fit avaler les biographies des actrices célèbres. Elle travailla intensément et malgré elle, elle changea, complètement, prise dans l'engrenage. Le studio l'avait retournée comme une crêpe. On lui donna comme modèle successivement Gloria Swanson et Garbo. L'amour ? On n'en parlait plus. Seul le travail comptait. Les *publicity men* se gargarisaient d'aise. Puis, comme elle ne réussissait pas très, très bien, on la retourna de nouveau. Doug Junior divorça et Joan a repris goût au flirt. Elle danse, et elle s'amuse enfin comme avant. Le passé a une saveur un peu amère, mais elle doit une fière chandelle à Thalberg, qui lui servit de maître d'école pendant trois ans.

Lorsqu'on cherchait une femme pour jouer l'un des deux rôles de *Gentlemen prefer blonds*, on fut bien embarrassé, au studio. On avait trouvé Lorelei. Il fallait découvrir la «flapper». On fit de nombreux essais. Anita Loos n'était pas contente des artistes choisies. Soudain, elle remarqua la «script girl» qui, tout le long des *tests* faisait des réflexions drôles. Cette script girl était mignonne. Elle était toute petite, mais ses yeux étaient pleins de jeunesse et sa bouche spirituelle.

— Essayons «la script girl» décida-t-elle; voulez-vous «tourner» Mademoiselle ?

— Je veux bien essayer, mais si ça marche, je veux un beau contrat. Je gagne trop bien ma vie comme ça pour risquer de perdre mon job.

— Mais, dit le metteur en scène, il va falloir la transformer, elle est coiffée comme un caniche, elle a des lèvres trop minces, et elle est trop grasse.

— Essayons toujours, dit Anita Loos.

On fit l'essai. Il fut remarquable. On épaissit les lèvres de la «script girl», on lui fit suivre un régime spécial pour qu'elle maigrisse. Le coiffeur travailla, teignit en roux des cheveux pâles. Ce n'était encore que le cinéma muet. Elle n'eut donc pas de leçons de diction à prendre.

Elle devint *Alice White*. Bien entendu toute la presse parla de la dactylo-star, ce qui fit que d'autres victimes vinrent augmenter le troupeau des sans-travail.

— Elle ? pourquoi pas moi ?

Katharine Hepburn fit toujours du théâtre et ne changea jamais sa manière de travailler, mais au théâtre elle ne fut pas une star, pas plus que Garbo d'ailleurs, ni que Pickford. Le cinéma les projeta jusqu'aux étoiles.

Lionel Barrymore est une star née. Il voulait imiter Douglas Fairbanks. Il sautait, il bondissait. On vient de découvrir dans *20th Century* qu'il est plein d'humour. Le cinéma est un fameux microscope et un psychologue de premier ordre.

Myrna Loy, elle, lutta longtemps contre les producteurs. Elle avait des yeux en amandes, alors on lui donnait des rôles de princesses égyptiennes. On l'a maquillée de cent façons. On l'a habillée de mille manières. Un beau jour, elle tourna un rôle où elle ne s'allongeait pas les yeux, où elle s'habillait et parlait comme tout le monde. Succès. Sa véritable carrière commença.

De temps en temps, cependant, les studios renouvellent leur stock de femmes.

A travers le monde, des yeux invisibles cherchent dans la foule. Car tout le monde peut faire du cinéma, comme m'a dit Capra. Rares sont les vedettes de théâtre étrangères qui obtiennent un contrat.

A Hollywood on aime mieux fabriquer, former, que de se trouver devant une actrice qui a des manies.

J'ai cité longuement le cas d'Anna Stenn. Il est, à mon avis, passionnant et typique. Tout le monde en a parlé au moment de *Nana* et Sam Goldwyn a été récompensé de ses efforts et de sa hardiesse.

Dernièrement, la France a fourni deux futures stars. C'est chez les gens du «monde» que, cette fois, on a cherché : la comtesse de Maigret et la princesse Nathalie Paley sont parties pour l'école des vedettes. Elles sont belles toutes les deux. Bientôt, toutes les deux seront universellement connues si elles ont la chance d'être dirigées par un Cukor ou un Capra. Ces deux metteurs en scène feraient travailler des statues et jouer avec naturel un acteur du «Français».

Les meilleurs acteurs sont souvent ceux qui ne sont pas des acteurs, dit aussi Capra.

Les Arabes, de *Itto*, lui donnent raison. Lorsqu'on peut recommencer une phase ou une scène vingt fois, et qu'on a la «gueule de l'emploi», on peut connaître la gloire.

Mais, de grâce, que la venue exceptionnelle d'Anna Stenn, de Nathalie Paley ou de la comtesse de Maigret, ne tente pas ceux ou celles qui me liront. Que la dame qui a un nez trop long et qui bégaie, que le monsieur qui ressemble à John Gilbert n'aillent pas à Hollywood. L'une pour se faire refabriquer, l'autre parce qu'il est beau, Hollywood est la ville la plus terrible que je connaisse. C'est une ville redoutable pour ceux qui sont pauvres, parce que à Hollywood, il y a trop de pauvres qui veulent devenir riches et parce que à Hollywood, la dernière chose à faire lorsqu'on est pauvre et qu'on a faim, c'est d'avoir l'air d'être pauvre et d'avoir faim.